

L'opéra comme opération



24 mai 2021

• Hélène Matte

Le Désert mauve – un livre à traduire, Performance musicale, dans le cadre du Cabaret Déjanté, Printemps de la musique en collaboration avec le Mois Multi. Direction artistique : Symon Henry; Voix : Sarah Albu, Catherine Debard, Talla Fuchs; Ensemble : Émilie Mouchous (électroacoustique), Benoît Fortier (cor). Rémy Bélanger de Beauport (multi-instrumentiste) ; Coach d'interprétation et accompagnement : Line Nault; lutherie numérique : Alexandre Burton; 22 mai 2021, en ligne.

Le Désert mauve – Tableaux sonores, exposition graphique de Symon Henry, Charpente des fauves ; du 20 au 23 mai 2021.

///

Il n'y a pas d'altérité, seulement une alternance dans l'apparence.
J'ai besoin de souplesse et de tension.
Nicole Brossard

Le Désert mauve de Nicole Brossard n'en est pas à sa première adaptation. Déjà, il y a quelques années, Rhizome en avait fait un projet de film devenu mise en scène pour un spectacle multidisciplinaire. C'est à la section intitulée « Un livre à traduire », située en plein centre de l'ouvrage, que Symon Henry s'est consacré.e. D'abord en 2019, avec une première version d'une durée de vingt minutes : *Le Désert mauve* était un projet graphique devenu performance musicale. Il prend maintenant la forme d'un opéra d'une heure comprenant trois vocalistes et trois musiciens. La trame du roman se prête bien à ce jeu d'interprétation : une traductrice trouve son alter ego dans le personnage de Mélanie, une jeune femme en quête de soi. C'est aussi, comme le fait remarquer Simon Henry, un premier exemple de littérature québécoise à présenter un personnage non-binaire. Plus qu'une histoire, l'autrice offre un univers. L'écriture y déploie une relation organique entre les dimensions sensorielle et intellectuelle, une relation que l'on reconnaît aussi au sein de la démarche à la fois synesthésique et revendicatrice de Henry.

Bien qu'iel détienne un diplôme universitaire en piano et qu'iel ait traversé le cursus en composition du Conservatoire de musique de Montréal, Henry ne peut être associé.e qu'au monde de la musique contemporaine. Sa pratique foisonnante déborde vers la littérature et les arts visuels. Iel a publié deux recueils de poésie, dont le dernier en liste, *L'Amour des oiseaux moches* (Omri, 2020), est abondamment illustré d'abstractions picturales. Taches vives, dégoulinures, fusain estompé, lignes et stratifications : on imagine des compositions spontanées. Pourtant, il s'agit là de partitions mûrement réfléchies. Certaines ont été méditées plus d'un an avant d'apparaître. Dernièrement, de semblables étaient exposées en salle. Nommées *Tableaux sonores*, les moyens ou les grands formats affichés et les longs parchemins déroulés au sol présentaient une partie du travail de composition dédié au roman de Nicole Brossard. Une vingtaine d'images du corpus, sur la centaine servant à la performance réalisée dans le cadre du Printemps de la musique, donnaient à voir ce qu'il y a à entendre.



Se jouer de ses propres codes

Depuis longtemps, l'artiste a pris l'habitude de griffonner pour mémoriser ses improvisations. C'est à partir de 2013 qu'iel développe sa démarche de partition graphique. Depuis 2016, il l'applique au *Désert Mauve*. Iel emploie un code de lecture relativement simple que certains collaborateurs (notamment Rémy Bélanger de Beauport et Benoît Fortier) ont par la suite adopté. La partition est lue de gauche à droite. Chaque couleur correspond à un instrument ou à un personnage. Plus la trace se situe sur le haut de la partition, plus le son en est aigu ; plus elle est foncée, plus le son est fort, tandis qu'à l'inverse, lorsqu'elle est pâle, le son est doux. Certains signes s'y ajoutent, comme l'ovale, qui indique à l'interprète de se promener dans la partition.

Henry a ainsi composé son opéra, y prenant le rôle de chef-d'orchestre en disposant des indications sonores, visuelles et humaines. Iel induit les mouvements à partir de deux écrans, s'assurant du remixage des partitions graphiques et de leur visionnement par les interprètes. Alexandre Burton a réalisé un programme spécifiquement adapté à la démarche de Henry. Cette fine conception de lutherie numérique rend malléables les images et leur associe des comportements. Superposition graphique, défilement, proximité du grain, zoom, flash : l'artiste peut également activer la fonction *random* et laisser au programme l'odieux ludique de surprendre les musicien.nes. Le programme lui permet ainsi d'explorer ses propres réflexes pour mieux les éviter.

Nous accédons à cette nouvelle version sur la plateforme Zoom en espérant déjà la suivante, puisque les éléments en place appellent à de multiples occurrences. Si la version en ligne a su sustenter la curiosité et la soif de beautés insolites, c'est désormais dans la version fantasmée du compositeur.trice que nous voudrions naviguer en présentiel. Iel prévoit une œuvre installative d'art vivant à durée indéterminée – certainement de plusieurs heures – dans laquelle le public autant que les interprètes pourront déambuler. Ce sera là une occasion de mettre davantage en valeur la collaboratrice Line Nault. De la mise en ligne à la mise en scène, de la mise en bouche à la mise en espace des corps : cette transposition rendra littérale la « posture » des interprètes et de ceux qui se présentent. Plus que traducteurs d'images confinés à l'écran, iels seront gestes d'art vivant.

La musique comme situation

C'est là que la conception artistique de Henry se dessine, dans une volonté de réfléchir l'œuvre non pas comme un déroulement mais comme un lieu dans lequel il y a possibilité de déplacement. La musique de Henry se veut horizontale. Dans sa transdisciplinarité, elle déhiérarchise les arts autant que les genres. Elle brise les standards du format attribués à la musique contemporaine (12 minutes) ainsi que les schémas linéaires constitués de montées, de sommets et de résolutions. Chez Henry, l'œuvre n'est pas un objet mais un processus et l'artiste est tributaire de ce qui l'entoure. Ainsi, iel déclarait en préface du recueil *L'Amour des oiseaux moches* : « Les démarches qu'on dit "individuelles" sont toujours, à mes yeux, le produit d'une communauté ». Force est d'admettre que la communauté créée autour de *Le Désert mauve* – *un livre à traduire* est formée d'artistes exceptionnel.les. Leur prestation, toute en retenue malgré l'exubérance des compositions et du décor de la Chapelle du Séminaire de Québec, était un moment de pure joie.



Sans être d'une évidence esthétique, il y a donc au cœur de l'œuvre de Henry la question de la relation. Iel avoue d'ailleurs ne pas composer pour des instruments mais en considérant la personne, parfois spécifiquement choisie, qui en jouera. S'iel s'est consacré.e au *Désert Mauve* après avoir pris contact avec l'autrice, ce n'est pas pour obtenir un simple droit d'adaptation. Iel s'est assuré.e de l'approbation du projet, sinon d'une adhésion à celui-ci, et a trouvé en Nicole Brossard une généreuse interlocutrice. En ce sens, une grande part de la démarche de l'artiste est de l'ordre du relationnel. Le rôle qu'iel s'attribue est de créer du lien : lien entre le contexte dont iel est iel-même issu.e, liens avec les gens qui l'inspirent, liens, finalement, avec un public à qui iel offre un espace interstitiel, voir un tiers-espace. Les interstices de la non-binarité et de la transdisciplinarité, un regard normatif les considérerait comme des failles. Il est désormais possible d'entrevoir là des chemins de traverse ou des lieux d'exploration inédits.

NEOMEMOIRE

O ARTS CD DANSE/DANCE DESIGN LITTÉRATURE MUSIQUE/MUSIC OPINIONS

04/02/2020 / par NORMAND BABIN

Recherche...

Symon Henry : voir dans le vent qui hurle les étoiles rire, et rire

FOLLOW BLOG VIA EMAIL

Enter your email address to follow this blog and receive notifications of new posts by email.

Entrez votre adresse e-mail

[FOLLOW](#)

ARCHIVES

février 2020 (1)

janvier 2020 (4)

décembre 2019 (1)

novembre 2019 (1)

octobre 2019 (3)

août 2019 (1)

juillet 2019 (1)

mai 2019 (4)

avril 2019 (5)

mars 2019 (3)

février 2019 (3)

janvier 2019 (1)

décembre 2018 (1)

novembre 2018 (6)

octobre 2018 (2)

septembre 2018 (3)

août 2018 (3)

juillet 2018 (7)

juin 2018 (9)

mai 2018 (8)

avril 2018 (5)



Symon Henry : voir dans le vent qui hurle les étoiles rire, et rire (l'un.e sans l'autre)

Ensemble SuperMusique, direction: Danielle Palardy Roger

Joane Hétu: saxophone alto, objets | Jean Derome: saxophone alto, flûtes, objets | Lori Freedman, clarinettes | Scott Thompson, trombone | Guido Del Fabbro, violon | Pierre-Yves Martel, viole de gambe, cithare | Alexandre St-Onge, basse électrique | Isaiah Ceccarelli, percussions | Guillaume Dostaler, piano | Rémy Bélanger de Beauport, violoncelle

Productions DAME, Ambiances magnétiques AM251

La pièce *voir dans le vent qui hurle les étoiles rire et rire* de Symon Henry a déjà une vie. Créeée pour l'ouverture du Pavillon Lassonde du Musée des Beaux-Arts du Québec par l'orchestre symphonique de Québec, c'est dans un arrangement de Danielle Palardy Roger pour l'Ensemble Supermusique qu'elle a été enregistrée fin 2018. La musique de Symon Henry a ceci de particulier qu'elle est à demi

improvisée, ses partitions étant dessinées plutôt qu'écrites en notation traditionnelle. Les courbes, les montées, les descentes définissent le mouvement mélodique alors que la densité des traits et les couleurs définissent l'orchestration et les volumes sonores. La part des musiciens qui jouent cette musique est donc immense dans l'interprétation qui en est faite. Mais les personnes qui écoutent ont aussi leur voix dans l'interprétation de cette musique. Symon Henry écrit cette musique comme une poésie, laissant place aux diverses façons de la comprendre. Aussi, pour rendre compte de l'écoute que j'en aurai fait, il faudra accepter que cette interprétation en soit une parmi des milliers.

La pièce comporte six parties qui s'enchaînent sans interruption. *voir dans le vent qui hurle les étoiles rire et rire* commence avec de *Grandes horizontales et nuages d'étoiles*. On devine donc que ces lignes droites ne se toucheront pas, que les lignes, aussi intranquilles soient-elles, ne se rencontrent pas. Cette prémissse est donc assez contemplative et extatique et exprime l'impossible connection, l'impossible communication. *Les rencontres* commencent à la deuxième partie. Les lignes droites, des sons filés en quelques sortes, sont superposées à un fond de cliquetis des cordes et du piano. Un solo de violoncelle, repris par le saxophone montre une plus grande tension dramatique, ce que donnent parfois les rencontres et les séparations qui s'ensuivent. Ce mouvement se termine sur des chants d'animaux qui semblent souffrir, à bout de souffle. Avec une transition au violoncelle —décidément, Rémy Bélanger de Beauport a la part belle dans cet enregistrement— la troisième partie, *Entrelacs et épuration*, voit le violoncelle et le piano poser les jalons de ce qui suivra. Après un arrêt dans le flux, les sons se font plus courts, plus dispersés. Ce qui mène à la presque mort du long souffle qui menait la pièce depuis le début. La quatrième partie, *Accords et impulsions*, va être le catalyseur du reste de la longue pièce. Le piano mène avec un fort pointillisme vers *Les nues*. —Ici on s'arrête pour définir ce que sont les nues, mot qu'on utilise surtout dans des expressions toutes faites: tomber des nues, porter aux nues. Mais que sont les nues? Le ciel, nuageux ou non, les nuages— Sur un rythme presque dansant avec moult tapotements se superposent de grandes descentes en glissandos, des montées en fusée, des climax exacerbés à l'image de coûts extatiques. Ici, c'est le grand tremblement de terre, là où tout se joue. Ça se termine sur un plateau, très haut dont les cordes et les bois ne descendront pas jusqu'à la fin de la dernière section, *Résonances*. Encore une fois, nous avons ici de grandes horizontales. Le piano, les percussions et le violoncelle sont dans le grave de leur registre respectif. Le tout se termine sans que ces lignes horizontales ne se touchent. Planant chacune de leur côté, les lignes vivent leur extase grandiose en aparté.

Jusqu'à la fin du XXème siècle, la musique était surtout un art de reproduction. Les musiciens condamnés à reproduire de leur mieux ce qu'est une sonate de Beethoven, une symphonie de Bruckner, un opéra de Berg. Symon Henry, avec beaucoup d'autres compositrices et compositeurs écrit une musique qui laisse libre court à la performance, à l'expression des points de vue des musicienNEs interprètes. Ille laisse également la place à celles et ceux qui écoutent cette musique toute latitude dans ce qu'on peut y entendre, y voir, y ressentir. J'ai entendu beaucoup d'extase, de souffle dans *voir dans le vent qui hurle les étoiles rire et rire*. J'y ressent certaines influences, comme celles de Ligeti, Stockhausen ou même Messiaen. Mais je suis parfaitement conscient que ce n'est là qu'une des multiples façons de percevoir cette musique. D'autres ensembles ou orchestres joueront cette musique. La barre sera haute, il faut bien le dire, car l'Ensemble Supermusique en fait ici une interprétation inspirée et de grande qualité technique. Mais ceux qui voudront interpréter cette musique à nouveau pourront nous donner une version assez différente de la présente. Tout comme en poésie, tout se trouve entre les mots, entre les notes. Le souffle et les pauses modifient le sens et incarnent l'interprétation qu'on en fait. Cette belle production est plurielle: on y trouve à la fois du dessin, extraits des partitions, de la musique bien entendu et de la poésie, la liste des titres se lit comme un véritable haïku.

Disponible sur **Actuelle CD, Bandcamp** et autres

ARTISTE DE LA SEMAINE | Les énigmatiques partitions graphiques de Symon Henry

Par **Caroline Rodgers** le 8 novembre, 2018



Symon Henry (Photo: Maxime Boisvert)

Quand **Symon Henry** m'a fait parvenir le livre des partitions graphiques de *voir dans le vent qui hurle les étoiles rire, et rire*, je dois dire que j'étais fort perplexe. Assez longtemps, j'ai remis à plus tard l'effort de comprendre leur sens, me contentant d'admirer ce magnifique objet d'art. Une exposition en cours à la **Chapelle historique du Bon-Pasteur** jusqu'au 15 décembre démystifie la démarche du compositeur, que j'ai rencontré au milieu de ses canevas d'intelligence.

Symon Henry est un jeune homme modeste, gentil et surtout très patient. La preuve, c'est que 668 jours, soit un an et dix mois, se seront écoulés entre son premier courriel et la publication de cet article. Malgré ma lenteur, jamais il n'a démontré la moindre trace d'impatience au fil des 19 courriels qu'il m'a envoyés. Attachés de presse et divas colériques : prenez des notes.

On a ici un compositeur assez déterminé à atteindre ses buts qu'il est prêt à vendre certaines des partitions graphiques exposées – elles pourraient tout aussi bien servir de tableaux ou d'objets de collection – pour financer un concert complètement fou dont il rêve depuis longtemps. Son grand projet, celui qu'il couve depuis des années.

« J'ai rassemblé des gens que je veux vraiment voir travailler ensemble. Ce sera une pièce pour trois voix, ensemble de solistes et grand orchestre qui durera 45 minutes. C'est un projet qui coûte cher, et nous avons réuni une grande partie des fonds, mais nous n'avons pas pu obtenir la subvention qui aurait pu compléter le montage financier. On vise l'automne 2020. »

Cette création s'intitulera *je suis calme et enragé, cela s'appelle la précision*.

« C'est un de mes titres les plus courts jusqu'à maintenant », dit le compositeur en riant.

Est-il vraiment enragé?

« Je suis révolté, répond le principal intéressé. Toujours révolté. »

À le voir aussi calme, on a du mal à le croire.

« Cette pièce sera une sorte de prolongation du printemps étudiant 2012. Plusieurs personnes participant au projet ont participé au mouvement étudiant. »

En attendant cette création qui sera basée sur une suite poétique de Roxane Desjardins, on peut visiter l'exposition et assister au concert de SuperMusique, **demain soir (9 novembre)** qui créera une nouvelle version de la pièce *voir dans le vent qui hurle les étoiles rire, et rire*

Cette pièce pour orchestre symphonique de 40 minutes, qui est au centre de l'exposition, a été co-composée par **Symon Henry** et **Yannick Plamondon**. Elle a été créée le 18 septembre 2016 par l'OSQ sous la direction de **Fabien Gabel** à l'occasion de l'inauguration du pavillon Pierre-Lassonde du Musée national des beaux-arts du Québec. **Anne-Julie Caron** était soliste au marimba.



Page couverture du recueil de la partition de *voir dans le vent...* publié à 350 exemplaires. (Photo: courtoisie)

L'art des partitions graphiques

L'exposition permet aussi de voir quelques partitions graphiques d'autres compositeurs.

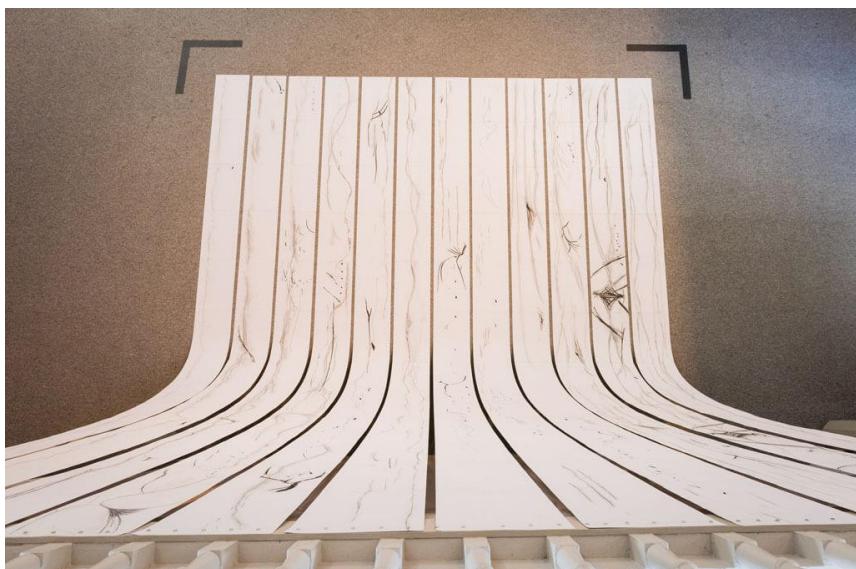
« Vers le milieu du XXe siècle, il y a eu un mouvement important de compositeurs qui ont fait des expérimentations pour trouver de nouvelles manières de noter la musique qui se notait mal avec les notations traditionnelles, explique **Symon Henry**. Certaines de ces notations se référaient à d'anciennes façons de noter la musique, comme les neumes grégoriens qui sont plus des aide-mémoires, à la base. Il y a eu des gens comme John Cage et Luciano Berio, aussi, qui ont fait des partitions graphiques. Cornelius Cardew est probablement celui qui m'a le plus inspiré. Il a fait énormément de partitions graphiques. Cette approche a été mise de côté dans les trente dernières années, sauf dans l'electro, qui a forcément besoin de symboles visuels. Toutefois, mes partitions graphiques sont différentes de ce que l'on retrouve dans la tradition. Dans la tradition, on retrouve surtout des dessins qui inspirent à des improvisateurs des états d'esprit ou un comportement global. Dans mon cas, il s'agit de partitions très précises, même si cela n'est pas évident au premier coup d'œil. »

Quand il compose, **Symon Henry** utilise des repères pour le rythme et pour la hauteur des notes, qui se lisent de gauche à droite. Plus les dessins sont foncés, plus le son doit être fort. Plus ils sont pâles, plus le son doit être doux. Dans l'exposition, un enregistrement sur vidéo permet de suivre la partition pendant que les musiciens jouent.

L'un des avantages de cette méthode d'écriture est de pouvoir s'ajuster selon les instruments et les musiciens qui interpréteront la pièce.

« Mon terrain de jeu préféré est de m'adapter aux musiciens et à leurs forces. Par exemple, pour jouer une pièce pour piano et accordéon, j'avais une violoniste qui adorait de la précision, mais un accordéoniste qui voulait de la liberté, alors j'ai adapté la partition à leurs besoins. Dans le cas de l'Orchestre symphonique de Québec, qui a fait la création de *voir le vent qui hurle dans les étoiles rire, et rire*, on avait des musiciens qui n'avaient pas une grande habitude des partitions graphiques, mais une grande expertise instrumentale. J'ai mis des portées par-dessus, j'ai ajouté des barres de mesure, des rythmes précis. **Yannick Plamondon**, avec qui j'ai fait ce projet, avait écrit sa musique avec une notation traditionnelle. Nous avons composé la pièce ensemble, mais ma partie peut être autonome. En ce qui me concerne, écrire ma musique en notation traditionnelle est plus compliqué et la partition graphique simplifie les choses. Une fois qu'on a expliqué le concept aux musiciens, on arrive au résultat souhaité plus vite. »

Le premier étage de l'exposition de la Chapelle montre des esquisses préliminaires de cette grande partition de l'œuvre en question, ainsi que cette dernière dans sa version originale, suspendue de la mezzanine :



Partition graphique de *Voir dans le vent qui hurle les étoiles rire, et rire*, de Symon Henry, à la Chapelle historique du Bon-Pasteur, vue d'en haut. (Photo : courtoisie)

Symon Henry a commencé ses études musicales à l'UQAM en piano, puis il a poursuivi au Conservatoire. Il a aussi étudié pendant un an à Paris en musicologie et un an en Allemagne, en composition, pour aboutir avec deux baccalauréats et deux maîtrises.

« Les partitions graphiques m'aident à assumer toutes les parts de mon héritage culturel que je n'arrivais pas à intégrer dans le cadre de la notation traditionnelle. Je suis d'origine égypto-qubécoise. Mon père était de la minorité copte égyptienne. Pendant mes études en musique, j'ai remarqué qu'il y avait eu beaucoup de tentatives de traduire la musique vocale arabe en notation occidentale. Cela a pour effet de la neutraliser car on enlève les inflexions de voix et bien des quarts de tons. Cela devient un peu comme de la mauvaise musique tonale. J'ai toujours eu, dans l'oreille, d'un côté, Gerry Boulet et de l'autre, Oum Kalsoum. Les chansons d'Oum Kalsoum peuvent durer une heure et s'envolent dans des vocalises. Comment traduire cela en notation traditionnelle? Pour moi, les partitions graphiques sont une façon d'entendre le son autrement. Un peu comme tous les immigrants de deuxième génération, j'ai rêvé du pays d'origine de mon père et j'ai écouté beaucoup de musique orientale. On dirait que je sens une connection plus grande avec ces musiques qu'avec une certaine tradition occidentale. Pendant longtemps, j'ai tout simplement cherché une manière de noter ce que j'avais dans l'oreille. Les partitions graphiques se sont révélées la meilleure façon de le faire. »



La beauté des partitions graphiques est aussi que même ceux qui ne sont pas musiciens peuvent les regarder et s'imaginer la musique.

« *Les gens me racontent ce qu'ils entendent. Une fois que je leur donne les indications de base, c'est surprenant à quel point des non-musiciens peuvent entendre des choses précises.* » – **Symon Henry**

Ce phénomène permet ainsi au public de participer à certaines pièces, comme ce fut le cas lors de la création de *voir le vent...*, à Québec, en 2016.

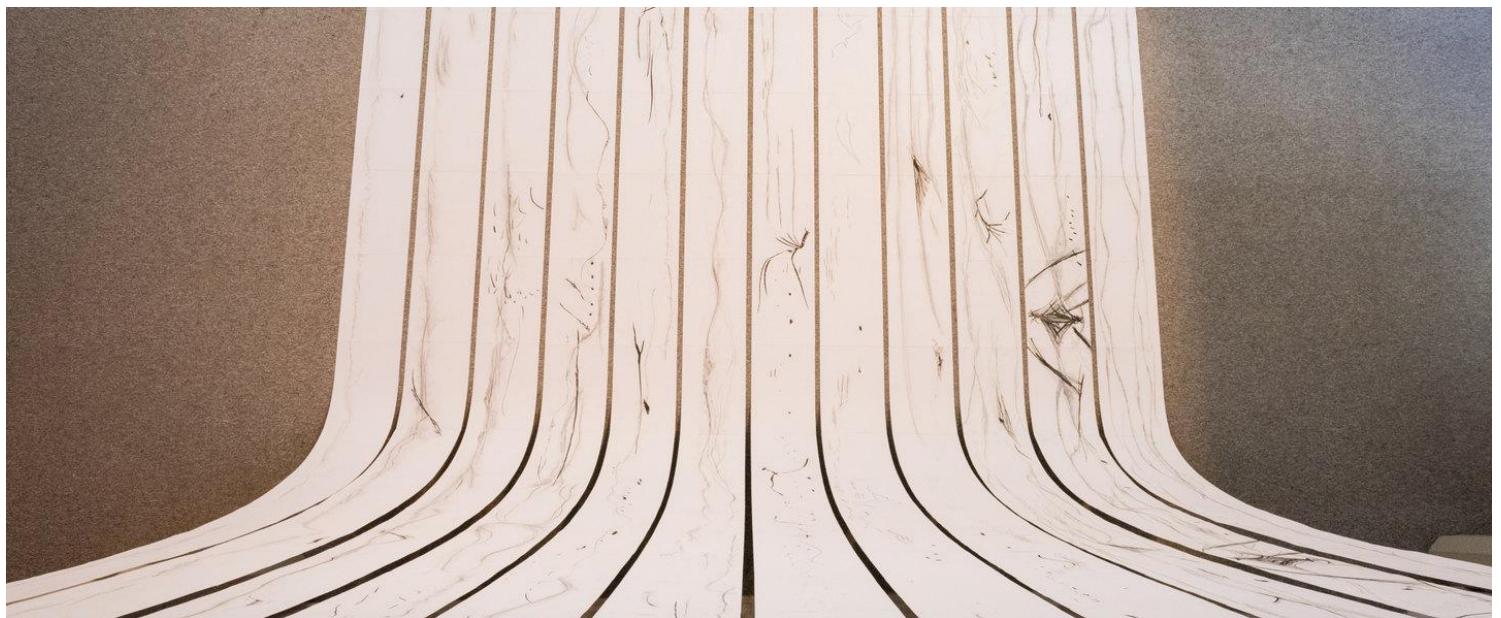
« Je pense que ça a été mon expérience de vie la plus marquante, dit **Symon Henry**. Dans le public, 350 personnes avaient des triangles pour pouvoir participer. C'était absolument hallucinant. Il n'y avait que cela au programme, et le public s'est déplacé en grand nombre. C'était touchant de voir que de la musique aussi expérimentale puisse rejoindre les gens de cette façon. »

Un documentaire de **Jean-Pierre Dussault** a été réalisé sur ce événement.

Concert

Le vendredi 9 novembre, 19 h 30, l'Ensemble **SuperMusique** sous la direction de **Danielle Palardy Roger**, refera *voir le vent...* Lors du concert, le public pourra suivre la partition qui sera projetée sur grand écran, à la **Chapelle historique du Bon-Pasteur**. [DÉTAILS](#)

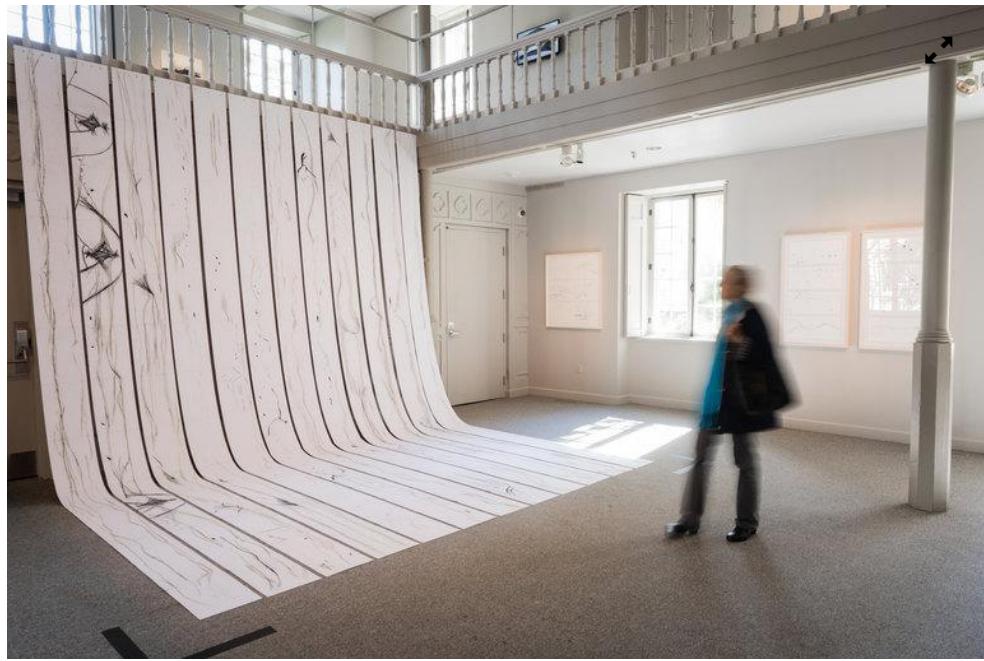
RECEVEZ LE MAGAZINE VOIR CHEZ VOUS

[ABONNEZ-VOUS! \(HTTPS://ABONNEMENT.VOIR.CA/\)](https://abonnement.voir.ca/)

BLOGUES | NIQUE MES OREILLES

SYMON HENRY : DES ÉCOUTEURS DANS TES YEUX

Pierre-Luc Senécal | 3 novembre 2018

— Retour sur « Le mentir-vrai » à la Chapelle historique du Bon-Pasteur —

« voir dans le vent qui hurle les étoiles rire, et rire » exposé à la Chapelle historique du Bon-Pasteur, 2018

« Il faudra que tu mettes des écouteurs dans tes yeux. » C'est ainsi que l'auteure et essayiste Nicole Brossard a décrit l'exposition « voir dans le vent qui hurle les étoiles rire, et rire » de Symon Henry.

TRADUIRE LE DESSIN EN SON

Du 29 septembre au 15 décembre, les œuvres de cet artiste sonore et visuel montréalais sont déployées dans une salle de la Chapelle historique du Bon-Pasteur, la maison de la culture de la musique à Montréal. Allant des dessins de taille « portrait » à la grande fresque 6 mètres sur 3 mètres et demi, ces pièces ne sont pas seulement des feuilles marquées au fusain, au graphite et au pastel. Il s'agit de véritables partitions graphiques, destinées à être interprétées par un musicien. En effet, toutes les œuvres visuelles du

9 novembre, 19 h 30: Concert, interprétation d'une nouvelle version de *voir dans le vent qui hurle les étoiles rire, et rire*, avec l'Ensemble SuperMusique



Rares sont les événements réunissant arts visuels et musique contemporaine. Le compositeur montréalais Symon Henry présentera à la Chapelle historique du Bon-Pasteur, un lieu à la fois salle de concert et galerie d'art, une exposition de ses partitions graphiques appuyée par plusieurs concerts et événements mettant en relief son travail. Symon Henry n'écrit pas la musique comme les autres. Plutôt que de mettre des notes sur une portée, il conçoit des dessins, de véritables œuvres d'art qui pourraient très bien vivre par elles-mêmes, mais qui servent de guide pour les instrumentistes qui voudront interpréter ses musiques. Visuellement, on peut penser à Cy Twombly, à Betty Goodwin : des lignes impures, tremblantes, nervurées. Ces lignes se transforment en lignes mélodiques, les dynamiques varieront en accord avec les différentes intensités dans les traits. Nous lui avons demandé quelle part prenait le chef d'orchestre ou les interprètes dans l'exécution de ses œuvres. Il nous répond :

Cette question là est vraiment au cœur du projet. Je pense que « ça dépend ». C'est ce qui est intéressant de travailler avec des partitions graphiques. Quand je compose, mes partitions sont super précises. C'est à dire que tous les détails pourraient être fixés, les nuances, les rythmes. Mais à partir de ce canevas, de la partition graphique, dépendant à qui je m'adresse et dépendant des envies des gens avec qui je collabore, je module la marge de manœuvre de l'interprète. Par exemple la pièce d'accordéon et violon (Mâ'lesh I – leurs étreintes bouleverseraient la mer, 2018) est un peu emblématique parce que les deux interprètes n'avaient pas les mêmes besoins. La violoniste est de formation classique, elle s'épanouit pleinement quand le maximum d'informations est donné. Pour elle j'ai mis des rythmes super précis, des septelets, des quarts de tons, L'accordéoniste préférerait quelque chose de plus ouvert. Ce qui fait que les deux instruments sur la même partition n'ont pas la même marge de manœuvre quant à ce qu'ils ont à jouer. J'avoue que c'est là quelque chose qui m'intéresse. Justement, voir dans le vent va être interprété dans le même genre de dualité. La partition était très fixée, avec barres de mesure, les dynamiques, pour l'orchestre symphonique de Québec. Pour Supermusique qui va le jouer en novembre, j'enlève 100% de ces repères-là. Ils ont le dessin, j'ai choisi la vitesse de défilement avec Danielle (Palardy Roger, directrice artistique de Supermusique). Du coup la responsabilité de Danielle est complètement différente de la responsabilité de Fabien Gabel (directeur de l'OSQ). C'est quelque chose que je trouve vraiment le fun dans cette démarche.

Est-ce que l'instrumentation est déterminée ? Si il y a plusieurs petites lignes, est-ce que le chef va savoir que la flute rentre là?

Pour la version de voir dans le vent pour l'OSQ, c'était 100% déterminé, quels violons, quel instrument, etc, tout était surligné dans la partition. Pour Supermusique, ce n'est pas le cas. Ils vont pourvoir décider en répétition, ils ont d'ailleurs beaucoup plus de temps de répétition. Ça va être beaucoup plus près de l'identité de Supermusique.

Les hauteurs de sons sont parfois déterminées, parfois pas. Est-ce que quelqu'un pourrait décider de faire ça en do majeur par exemple ?

La situation s'est déjà présentée à moi une fois. Ça m'a quand même confronté. L'interprète en question, un jeune chanteur, l'a fait par provocation. Il est arrivé, il l'a chanté en public, en sachant très bien qu'il jouait avec les règles. J'ai trouvé ça le fun qu'il ose me confronter. Mais ce que je lui ai dit à l'époque, et que je maintiens encore maintenant, est que dans les instructions j'écris clairement qu'il faut être cohérent avec l'esprit de la partition, l'esprit du dessin. Il voit une ligne qui monte un peu et il décide de la hachurer en do-ré-mi-fa-sol-la si-do, ce n'est pas être très cohérent avec le dessin. C'est un peu appliquer un calque qui ne fonctionne pas. Si quelqu'un pouvait me convaincre que do majeur est la meilleure façon de jouer...

Je vous demande ça, parce que dans 100 ans, vous allez être mort. En fait certains compositeurs ont entendu de leur vivant avec beaucoup de déplaisir l'interprétation de certaines de leurs œuvres...

Pour la version de voir dans le vent, je l'ai déposé au Centre de musique canadienne, une version pour marimba solo plus un orchestre à corde, c'est la version qui est toute fixée. J'ai déposé la version avec les éléments de Yannick Plamondon (qui a collaboré à la composition pour l'OSQ), et une version sans les éléments de Yannick. Si dans 50 ans quelqu'un veut jouer cette version, ce sera probablement très près de ce qui a été joué. Pour la version de SuperMusique, que j'ai également déposée, je l'ai mis pour orchestre de chambre. Quand je vois quelque chose que je n'aime pas, je me donne la liberté de retourner en arrière et de modifier la version déposée au CMC.

L'idée de mettre en image des partitions a déjà été explorée, Mario Côté par exemple a imaginé tout un système de codes, de signes et créé de grandes toiles qui reproduisent à la fois la partition et la forme des œuvres musicales. Chez Symon Henry la prémissse est contraire: la partition n'existe pas sans le dessin. Il y a relativement peu de couleurs, peu de formes mais plutôt des lignes, des traits. Dans une pièce qu'il est encore à élaborer, les couleurs se rapporteront aux différentes familles d'instruments.



Symon Henry, *je suis calme et enragé*, esquisse / sketch

Mario Côté participera à une table ronde performative, avec des artistes de tous les disciplines : la poète et romancière Nicole Brassard, l'artiste performeur Christian Bujold et plusieurs autres. Au lieu de discuter, ils présenteront une performance. Voilà qui est pour le moins intriguant !

Enfin plusieurs œuvres du compositeur seront interprétées. Au cours du vernissage de l'exposition, le 29 septembre à 16h30, le chanteur-performeur Gabriel Dharmoo interprétera une composition que Symon Henry a écrit pour et avec lui en 2013 : *Deuxième conte*. D'abord créé en collaboration avec Yannick Plamondon pour l'OSQ à l'occasion de l'ouverture du pavillon Lassonde du Musée national des beaux-arts de Québec *voir dans le vent qui hurle les étoiles rire, et rire*, sera reprise cette fois par une formation de chambre, un orchestre habitué aux créations : SuperMusique. Cette version fera l'objet d'un enregistrement à paraître plus tard cet automne.

Les partitions seront visibles dans la salle arrière de la Chapelle historique du Bon-Pasteur (*voir le vent* comporte quelques 168 dessins), et pendant les concerts elles seront projetées sur écran. Ce qui rendra doublement intéressant ces performances. Une série d'événements à suivre et à cherir car ils sont peu fréquents dans notre paysage culturel.

Symon Henry : WEB